

Jacques Ferron : de vives voix

Les contes de Jacques Ferron, dits et recréés par Jocelyn Bérubé, Michel Faubert, Alain Lamontagne, Claudette L'Heureux, Jean-Marc Massie et Christian Vézina. Présenté par la Société des amis de Jacques Ferron, dans le cadre du Festival international de littérature, le 10 mai 2003 au Cabaret du Lion d'or.

Patrick Poirier

Numéro 192, septembre–octobre 2003

Paroles contemporaines : le renouveau du conte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, P. (2003). Jacques Ferron : de vives voix / *Les contes de Jacques Ferron*, dits et recréés par Jocelyn Bérubé, Michel Faubert, Alain Lamontagne, Claudette L'Heureux, Jean-Marc Massie et Christian Vézina. Présenté par la Société des amis de Jacques Ferron, dans le cadre du Festival international de littérature, le 10 mai 2003 au Cabaret du Lion d'or. *Spirale*, (192), 40–41.

JACQUES FERRON : DE VIVES VOIX

LES CONTES DE JACQUES FERRON dits et recréés par Jocelyn Bérubé, Michel Faubert, Alain Lamontagne, Claudette L'Heureux, Jean-Marc Massie et Christian Vézina.

Présenté par la Société des amis de Jacques Ferron, dans le cadre du Festival international de littérature, le 10 mai 2003 au Cabaret du Lion d'or.

JE NE CONNAIS pas sa voix. J'ose croire, pourtant, que je n'y suis pas sourd, que je peux la reconnaître, la percevoir, la deviner; j'aime à me convaincre que je l'entends d'une entente qui échappe sans doute à l'ouïe, même si je lui prête oreille depuis longtemps, des années déjà. De sa voix, je sais reconnaître le souffle, le rythme, les silences, tout ce que le mouvement de sa cursive aura imprégné à ses textes, récits, romans, historiettes et contes, c'est-à-dire tout ce que l'on entend de yeux, ou peut-être d'une autre oreille : ce que l'on appelle une signature et qui fait œuvre. Je ne connais pas sa voix, mais je la sais, d'un savoir inquiet, toujours incertain de lui-même et qui confine à l'absence, à l'in audible, au silence de la lecture.

Pour le dire simplement, je n'ai jamais entendu la voix de Jacques Ferron. Aujourd'hui encore, après toutes ces années, cela ne manque pas de me surprendre. Mais il faut dire que ce qui a longtemps relevé du hasard tient depuis quelques temps d'un refus que je m'explique mal. On m'a pourtant souvent proposé d'écouter telle entrevue radiophonique (je crois même en avoir une en ma possession), tel extrait de reportage, tel documentaire. Je m'y refuse toujours. Cela n'a rien d'obstiné; je n'y tiens pas, c'est tout. Je préfère me conforter dans le non-savoir d'où sourd cette voix autre — jamais la même, mais étrangement familière d'une fois à l'autre —, voix qui accompagne chacune de mes lectures. Et puis, cette voix, sa voix — si caractéristique soit-elle, m'a-t-on dit — n'est pas la sienne, ou ne l'est plus, « si tant est qu'on a une voix à soi, venant de soi, ce dont je doute, ayant cru remarquer que toute voix est apprise », écrivait d'ailleurs Ferron dans une variante du texte « Les trois p'tits steppes ». Aussi faudrait-il peut-être parler de voix multiples, innombrables, de ses voix comme des nôtres, celles que nous lui prêtons tous à le lire; étrange ou baroque, blanche, grave, muette, tremblante ou cassée, cette voix plurielle — jamais une et entière — demeure insaisissable, « mal accordée à elle-même », comme celle du géant Satan-Mattempa que l'on entend parfois, paraît-il, tout le long de la côte gaspésienne.

Une soirée avec le maréchal Ferron

C'est pourtant d'une voix « juste » — aucun autre mot ne conviendrait ici — que la plupart des conteurs ont su dire, rendre et recréer certains des Contes de l'écrivain lors de la soirée hommage présentée par la Société des amis de Jacques Ferron au Cabaret du Lion d'or. Moment rare — trop rare! — pendant lequel les Contes de Ferron, si ce n'est l'auteur lui-même, d'une certaine façon, ont retrouvé voix. Et ces voix — cette voix — étaient reconnaissables entre tous.

Il faut saluer l'initiative de Luc Gauvreau qui, dans le cadre du Festival international de littérature en mai dernier, a tenu à souligner le trente-cinquième anniversaire de la parution, en 1968, de l'édition intégrale des Contes de Ferron aux Éditions HMH. Ce spécialiste de l'œuvre ferronienne est en effet parvenu à tenir l'impossible pari de réunir sur une même scène certaines des plus grandes figures et artisans du renouveau du conte au Québec. En faisant appel à Jean-Marc Massie (infatigable animateur-conteur et fondateur, avec André Lemelin, des *Dimanches du conte*) pour convaincre ses collègues et complices, Luc Gauvreau s'est assuré de la participation enthousiaste des Jocelyn Bérubé (brillant conteur, acteur et musicien, membre fondateur de la troupe de théâtre du Grand Cirque ordinaire), Michel Faubert (conteur, chanteur et musicien de carrière, membre fondateur des Charbonniers de l'Enfer), Alain Lamontagne (précurseur, lui aussi, du renouveau du conte au Québec, grand harmoniciste et podorythmiste), Claudette L'Heureux (conteuse pionnière des *Dimanches du conte* au Sergent recruteur et populaire animatrice des *Mardis-Gras* à L'Intrus) et Christian Vézina (comédien, chanteur et interprète; il fêtait alors la centième représentation de son spectacle célébré une *Veillée chez le maréchal Ferron*). Une « prouesse », aurait sans doute affirmé Ferron, terme qu'il affectionnait, je crois, pour décrire l'accomplissement qui consistait, pour quelques conteurs réunis autour d'une table, à se relancer les uns les autres, la nuit durant, jusqu'au lendemain. « Au-delà de la nuit », écrit-il dans « Le mythe d'Antée », « ces conteurs semblaient sortir de leur répertoire et devenaient eux-mêmes des personnages de conte. » On ne saurait mieux décrire cette soirée hommage, ni, peut-être, comment ces

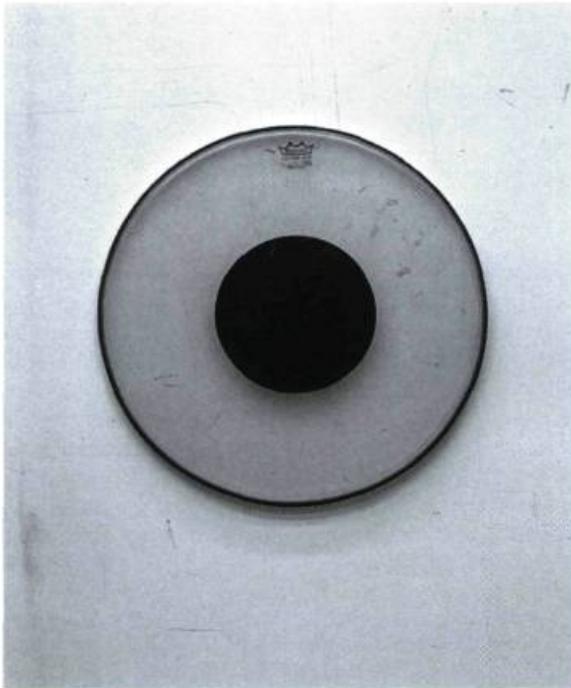
conteurs — et cette conteuse —, quittant leur propre répertoire, ont non seulement donné voix de brillante façon aux contes de Ferron, mais en sont également devenus les personnages familiers.

Sobre mais efficace, la mise en scène de Jean-Marc Massie, qui aura encore une fois animé de main de maître cette soirée de contes, allait d'entrée de jeu — et dans un contraste frappant — donner libre cours à un délire endiablé et musical : violon, harmonica, cuillères de bois et percussions africaines se donnant la réplique dans un mélange de musique traditionnel et de *world beat*. Le ton était donné : la verve de Jean-Marc Massie nous entraînant d'un conteur à l'autre par des chemins de traverse, tous désormais citoyens du « pays incertain » et « paroissiens du village global ».

Il ne faudrait d'ailleurs pas sous-estimer l'importance de cette présence musicale au cours de la soirée, ne serait-ce qu'au regard de la prestation impressionnante d'Alain Lamontagne à l'harmonica et de la podorythmie fascinante avec laquelle il a su cadencer la narration de l'un des contes les plus exigeants de l'œuvre ferronienne, « La vache morte du canyon ». C'est toute la traversée vers l'Ouest en chemin de fer qui résonnait ainsi sous ses pieds, mais c'est aussi davantage, au-delà du dire et de l'aisance de la voix, tout l'art du conte oral qu'il a su donner à entendre : sa « gestuelle », sa « mimique », comme l'explique Ferron dans ses entretiens avec Pierre L'Hérault, tout ce que l'on n'a pas « dans la transposition écrite » (*Par la porte d'en-arrière. Entretiens*, 1997). Ce soir-là, comme toujours, seul et exilé dans son « canyon invraisemblable », François Laterrière a de nouveau retrouvé, « la tête sortie par la lucarne », son inoubliable vache morte qui beuglait encore « vers un inaccessible Trompe-Souris » (BQ, 1993).

De la transposition orale

« Je suis le dernier d'une tradition orale et le premier de la transposition écrite », affirmait Ferron, non sans nostalgie peut-être, dans « Le mythe d'Antée ». Au-delà de la prestation des conteurs, irréprochables à bien des égards, c'est cette proposition qui se sera peut-être imposée le plus à la mémoire et à la réflexion. Comme d'autres, sans doute, je n'ai pu retenir un sourire lorsque



Pascal Grandmaison, *Manner*, 2003, impression numérique, 152,4 cm X 177,8 cm, avec l'aimable permission de la Galerie René Blouin.

Jean-Marc Massie — à l'évidence familier de l'œuvre — s'est plu à inverser cette étrange affirmation. Étrange ou inexacte, puisque Ferron, bien des années après avoir signé « Le mythe d'Antée », avouera lui-même à Pierre L'Hérault qu'il s'agissait peut-être là d'une erreur de sa part. « *Je pense que la tradition orale, la mémoire collective, nourrira toujours l'écrivain* », devait-il en effet préciser dans ces *Entretiens*. En inversant la proposition de Ferron, Jean-Marc Massie et ses conteurs complices, sourires en coin, affirmaient être, en quelque sorte, « *les derniers d'une tradition écrite et les premiers de la transposition orale* ». Non pas afin de « contester » Ferron, mais bien davantage dans le but évident de le relancer, de redonner voix à l'écrivain qui, justement, considérait que « *celui qui écrit n'a plus personne pour le relancer* » (*Par la porte d'en arrière*). Cette nuit-là, dans les coulisses de la scène (car, et c'est bien connu, c'est là un lieu que les fantômes privilégient entre tous, Shakespeare le savait bien), le spectre de Ferron devait sans doute lui aussi afficher un sourire narquois, mais tout de contentement.

C'est du moins ce que je me suis plu à imaginer en écoutant Claudette L'Heureux recréer une « Martine » bien à elle — c'est-à-dire « *rough and tough* » —, Christian Vézina interpréter impeccablement « Le paysagiste » et surtout Jocelyn Bérubé, mémorable, conter « Une fâcheuse compagnie » et « Le chien gris », redonnant non seulement voix à Ferron, mais aussi à Peter Bezeau, « *dur et farouche* » derrière ses « *quatre grands chiens noirs* ». Redonner voix

à Ferron pour le mieux relancer, transposer ses *Contes* vers l'oral pour donner jeu au « *va-et-vient entre l'écrit et la tradition orale* » : c'est là l'essentiel, me semble-t-il, dans la mesure où la « *tradition orale retient ce qui est vivant et laisse dans l'oubli ce qui est mort* » (*Par la porte d'en arrière*). Inutile de dire, sans doute, que ces voix vives, justes, n'ont exhumé aucun cadavre littéraire en cette soirée hommage, si ce n'est, d'une certaine façon, au terme d'une transposition plus libre et personnelle, le « cadavre exquis » de quelques contes.

Mais ne s'agirait-il pas là d'une nécessaire infidélité? Ces voix n'étaient-elles pas « justes » parce que justement infidèles? Comme la transposition écrite, qui ne saurait relever du *verbatim*, de la simple transcription — en quoi il faut interroger la citation erronée de Ferron qui apparaît dans le cahier du Festival international de littérature : « *Je suis le dernier de la tradition orale et le premier de la transcription écrite* » —, la transposition orale, lorsqu'elle se fait lecture, interprétation du texte de l'autre, peut-elle lui être fidèle dans sa répétition même, c'est-à-dire dans sa différence, sans cette nécessaire infidélité?

Mais encore faut-il parler de *transposition*. On pourrait se demander, par exemple, si la prestation fidèle que propose Christian Vézina du « Paysagiste » relève justement de la transposition orale — voire du contage —, ou si cette interprétation ne relèverait pas davantage du théâtre, en ce sens qu'il interprète ce conte — par ailleurs magnifiquement, il faut le

souligner — comme un comédien interprète une pièce ou un texte. J'ai, à *prime abord*, préféré la prestation de Christian Vézina à celle de Claudette L'Heureux, justement à cause de cette fidélité impressionnante au texte, Vézina nous donnant en effet à entendre mot à mot « Le paysagiste », là où Claudette L'Heureux s'approprie le conte « Martine » pour le recréer et le raconter. Si le conte est bien celui de Ferron, il est clair que la conteuse, le transposant vers l'oral, ne manque pas, du coup, de le contresigner. L'effet est troublant, dérangeant pour le lecteur de Ferron, mais je me demande tout de même qui, de Vézina ou de L'Heureux, lui est le plus fidèle.

C'est sans doute Michel Faubert, charbonnier de l'Enfer, qui a le mieux donné à penser les jeux et enjeux de la transposition et de la tradition orales. Dans ce qui, pour moi, demeure un moment fort de cette soirée hommage à Jacques Ferron, Faubert a plutôt choisi de nous conter, non pas « Mélie et le bœuf », un des contes les plus connus de l'écrivain, mais bien l'histoire de « Snap et Buck », telle que Faubert l'aurait lui-même entendue à Saint-Raphaël-de-Bellechasse. Or ce conte est dans les faits une variante de « Mélie et le bœuf », si ce n'est peut-être, comme Faubert l'a supposé, son origine *ante-scriptum* — Ferron, qui l'aurait aussi entendu, l'ayant tout simplement transposé par écrit. Dans une soirée où la presque totalité des conteurs puisait au répertoire de Ferron comme à une origine, il faut admettre que la mise en abîme par laquelle Faubert a mis en scène un conte racontant l'origine du conte d'un autre conteur était proprement vertigineuse — et réussie.

« *Il faut que l'histoire reste vivante* », confiait Ferron à Pierre L'Hérault. Nul doute qu'en rejoignant ainsi, comme il le souhaitait, le « *fonds commun véhiculé par la tradition orale* », l'œuvre de Jacques Ferron se love en quelque sorte sur ses « origines », sur ses (re) commencements toujours incertains : l'histoire, vivante, ne se répète-t-elle pas, différant toujours un peu plus d'elle-même? Reste qu'il y a là comme un juste retour des choses, Ferron ayant écrit ses contes « *dans l'impuissance où [il se] sentait [t] de devenir [lui]-même un conteur naturel* ». « *L'eussé-je pu* », poursuit-il dans « Le mythe d'Antée », « *que jamais je n'aurais tracé une seule ligne. J'estimais utile néanmoins d'aider au passage d'un patrimoine oral à une littérature écrite, mais pas au point de sacrifier l'un à l'autre et encore moins de faire carrière d'écrivain en n'étant par le fait même qu'un naufrageur* ».

Comme d'autres, sans doute, je me réjouis de ce que Ferron n'ait pas été un « conteur naturel » : il n'en avait pas la voix, semble-t-il. D'autres passeurs, comme Jocelyn Bérubé, se chargeront bien de lui prêter la leur. Et puis, d'un conte à l'autre, d'une voix à l'autre, je saurai quand même bien le reconnaître.

PATRICK POIRIER